

Méditation du 2^e dimanche après Pâques

– 22 avril 2017 –

Frères et sœurs,

Notre liturgie continue à suivre le chemin des catéchumènes des premiers temps chrétiens. Après leur baptême dans la nuit de Pâques, l'évêque les convoquait chaque jour, pendant une semaine, pour leur expliquer les rites d'un sacrement dont ils ne savaient rien avant de l'avoir reçu. Ce stage prenait fin en ce dimanche après Pâques qu'ils appelaient – et que les églises orientales, catholiques et orthodoxes, appellent encore – « le dimanche de Thomas », tandis que les catholiques, depuis Jean-Paul II, le nomment le « dimanche de la Miséricorde ».

Cela m'a conduit à privilégier pour cette méditation l'évangile de Jean que nous venons d'entendre, même si les autres textes de ce jour sont également nourrissants. Qu'il s'agisse du texte des *Actes des Apôtres* qui brosse un portrait, un peu stylisé sans doute, de la toute première communauté chrétienne, dans la fraîcheur et l'enthousiasme de ses commencements, ou de la *Première lettre de Pierre*, qui, si elle est bien authentique, témoigne qu'une génération plus tard, cet enthousiasme n'avait pas faibli malgré les nuages qui s'amoncelaient sur les fidèles : ils continuaient à bénir le Seigneur de les avoir « fait renaître pour une vivante espérance grâce à la résurrection de Jésus-Christ d'entre les morts ».

C'est la saveur précise de cette « vivante espérance » qu'il m'a semblé utile pour nous d'essayer de retrouver au travers des deux face-à-face avec le Ressuscité que présente l'Évangile de Jean. Comme les premiers chrétiens, on en retient surtout, le plus souvent, l'épisode de « l'incrédulité de saint Thomas ». Mais « Qu'est-ce que cela nous enseigne ? », comme se demande Fabrice Hadjadj dont on ne saurait trop remercier Claude Fulconis de nous avoir invité à lire le beau livre *Résurrection : mode d'emploi*.

Écoutons la réponse qu'il donne à cette question : cela nous enseigne « qu'il ne faut pas aller vers la vérité en jouant un personnage de fidèle. Qu'il ne faut pas faire semblant d'adhérer à la foi des Dix. Le problème n'est pas dans le doute, mais dans la demi-mesure. Si vous doutez, que ce soit à fond, et que votre doute soit de bonne foi. Arguez que l'existence du Royaume vous semble incompatible avec celle du Mal, ou de personnages que vous détestez ; objectez surtout son incompatibilité avec votre propre abjection quand vous reprenez deux fois de la mousse au chocolat alors qu'on vient de vous parler des enfants qui meurent de faim. Mais soyez cartésien, allez plus loin encore et posez-vous la question

suivante : qu'est-ce qui rend un tel doute possible ? Pourquoi n'avons-nous pas la placidité sans question des ruminants ? Pourquoi sommes-nous ainsi scandalisés par le mal ? Et comment faire pour que ce scandale ne nous rende pas complices ? Eh bien, confessons-le : si nous doutons (et ne doutons pas de notre doute), c'est parce que notre cœur, malgré nous et malgré tout, réclame la Vérité : si nous n'avions pas en nous cette soif de la Vérité, la piquette de nos petites opinions suffirait à nous satisfaire. Et si la croix nous paraît absurde au point de renier la joie, c'est parce que nous espérons une foi plus large encore, capable d'assumer et de transformer toutes les plaies de l'histoire. » Que le doute puisse être considéré comme une preuve d'espérance – l'espérance en une foi plus large encore que celle que nous pouvons porter ou imaginer –, c'est pour moi, et peut-être aussi pour certains d'entre vous, à la fois une consolation et un stimulus.

Mais un autre stimulus, sans doute plus puissant encore, ressort du premier épisode de l'évangile de ce jour, cette rencontre de Jésus avec ses disciples au soir même de Pâques, que l'on appelle souvent la « petite Pentecôte de Jean ». Elle débute par cette salutation « La paix soit avec vous » dont la formulation suffit à nous rassasier, tant nous avons tous besoin de goûter la paix, et d'abord la paix intérieure. Pourtant elle rassasie plus encore si l'on s'avise qu'elle est la traduction littérale des mots hébreux *Chalom aleikhem*, qui étaient ceux qu'on employait pour dire « bonjour ». Or, comme le note encore Fabrice Hadjadj, « Pour dire vraiment « bonjour », il ne faut rien de moins que le salut – un mot qui rassemble en lui le plus familier et le plus surnaturel. » Car « chacun ne peut vraiment se lever le matin comme dans un nouveau jour que s'il transcende tous les griefs amassés, non seulement contre les autres, mais surtout contre soi » et cela n'est possible, comme nous le dit Jean, que parce qu'« ayant ainsi parlé, le Ressuscité souffla sur ses disciples et leur dit : " Recevez l'Esprit Saint. À qui vous remettrez ses péchés, ils seront remis, à qui vous les maintiendrez, ils seront maintenus " ». Il faut rien moins que cette seconde création par l'Esprit, qui renouvelle celle de la Genèse, quand Dieu « insuffla son haleine dans les narines d'Adam », pour que nous soyons à même de pardonner.

Chose qui n'est guère facile comme le souligne encore Fabrice Hadjadj : « Une certaine expérience de la famille m'a fait comprendre que le pardon était moins nécessaire pour se réconcilier avec des ennemis que pour vivre avec des proches. Être héros exige moins d'héroïcité que d'être mari ou père. On s'engueule en famille plus dru et avec moins de scrupules qu'entre adversaires politiques. Et comme l'amour qu'on se porte nous rend vulnérables en profondeur, les coups peuvent transpercer directement le cœur sans toucher la chair, sans même y faire la moindre égratignure.

Ai-je un geste affectueux à son égard, ma chère et tendre épouse ne peut s'empêcher de « vider son sac », comme on dit : pour se rendre entièrement disponible à mon affection, il lui faut se soulager sur moi de toutes les récriminations qui pèsent sur son âme. Procédé légitime, et qui dénote une grande confiance. Il s'agit pour elle d'accueillir mon bouquet de fleurs en déversant sur ma tête tout un tombereau d'ordures – mes propres ordures, j'en conviens – et pour moi de continuer à tendre ces fleurs bien qu'elles ne soient plus très fraîches et que l'envie de les offrir me soit complètement passée.

En somme la femme de ma vie doit devenir la femme de ma mort avant de pouvoir être la femme de ma résurrection. Il me faut donc pardonner à cette femme qui me tourmente en me demandant de lui demander pardon. Que nous ne communiquions plus seulement par nos façades, mais aussi par nos caves, nos fosses, nos oubliettes. L'occasion peut paraître petite. C'est toutefois la fidélité dans ces petites épreuves qui nous permet de résister aux grandes. »

À chacun d'entre nous, bien sûr, d'évoquer intérieurement d'autres scènes plus parlantes pour lui que cette petite scène de ménage ; mais à nous tous aussi, collectivement, de nous demander comment nous pourrions faire de notre communauté ce qu'elle devrait être : un lieu privilégié d'exercice en vérité de ce sacrement du pardon réciproque que le Ressuscité nous commande d'exercer. Ce qui, entre chrétiens, ne peut être que plus rude encore, comme le relève Fabrice Hadjadj auquel je ferai ce dernier emprunt : « Avec des barbares, on se fait une raison ; avec des inconnus, on fait attention. Mais avec des « frères », on se dit les choses en face, on se reproche de ne pas être saint et l'on risque de se décourager de le devenir. Plus il y a de vérité, moins il y a de bien-être ; et il devient nécessaire de se pardonner soixante-dix-sept fois plus. »

Ces difficultés, nous les connaissons bien à Saint-Luc où la vie n'a jamais été et n'est toujours pas « un long fleuve tranquille » – ce qui prouve qu'elle est bien la vie. Essayons de remédier aux blessures qu'elles entraînent par le pardon : c'est le seul remède qui vaille ! Et pour cela goûtons d'abord en nous et parmi nous la présence du Ressuscité qui peut nous donner, si nous le voulons, de vivre dès à présent en ressuscités comme nous l'a dit Michel dans son homélie de Pâques.